

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES;
PAR J.-F. LAHARPE.

TOME PREMIER.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

Abrégé de l’histoire générale des voyages

Jean-François de La Harpe



1825

Exporté de Wikisource le 30/12/2016

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE. — AFRIQUE.

LIVRE PREMIER.

DÉCOUVERTES ET CONQUÊTES DES PORTUGAIS.

Pag.

AVERTISSEMENT de l'éditeur

Notice sur J.-F. Laharpe

Précis de l'Histoire des Voyages et Découvertes, depuis
l'antiquité jusqu'à nos jours

Préface. — Plan sommaire de cet ouvrage

CHAPITRE PREMIER. — Premières tentatives des
Portugais. Expédition de Gama

CHAP. II. — Voyage de Cabrai et de Jean de Nuéva.
Second voyage de Gama. Exploits de Pachéco.
Commencemens d'Alphonse d'Albuquerque

CHAP. III. — Exploits d'Almeyda et d'Albuquerque.
Puissance et corruption des Portugais. Siège de Diu.
Sylveïra et Jean de Castro

LIVRE SECOND.

VOYAGES D'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER. — Premiers voyages des Anglais
sur les côtes d’Afrique, dans les Indes et dans la mer
Rouge

CHAP. II. — Voyages aux Canaries. Description de ces
îles

CHAP. III. — Voyages aux îles du cap Vert

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES VOYAGES de Laharpe jouit d'un succès qui paraît croître de plus en plus ; malgré le grand nombre de volumes dont se compose cet ouvrage estimé, il a été réimprimé deux fois dans un court espace de temps.

Cependant le format in-8°, adopté pour ces réimpressions, ne satisfaisait pas toutes les classes de lecteurs. Il restait encore à faire une édition de cet ouvrage, qui réunît à la pureté du texte, la commodité du format, et qui fût à la portée de toutes les fortunes ; nous croyons avoir atteint ce but en offrant notre nouvelle édition de *l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*.

Cet ouvrage est imprimé pour la première fois dans le format in-18, et nous croyons nous rendre agréables au public, en en faisant tirer également sur le format in-12 ; de sorte qu'on peut le joindre aux éditions qui ont été données dans les mêmes formats du *Cours de littérature* du même auteur. Nous avons corrigé un grand nombre de fautes échappées au dernier éditeur , quoiqu'il ait mis plus de soin que ses prédécesseurs, à l'impression de cet abrégé. Enfin nous ne négligeons rien pour que notre édition soit rangée au nombre de ces belles

réimpressions que les presses françaises s'enorgueillissent de reproduire depuis quelque temps.

MM. *Firmin Didot* ont gravé le caractère, M. *Fain* donne tous ses soins à l'impression, le papier sort d'une des premières fabriques de France. Le portrait de Laharpe, dont nous pouvons garantir la ressemblance, est gravé par M. *Bertonnier*, d'après le dessin de M. *Devéria* ; les vignettes, au nombre de soixante, dont les unes représentent les sites, vues, costumes de chaque pays, retracent aussi les scènes historiques que l'on trouve dans le même recueil. MM. *Larcher*, *Baquoy*, *Delvaux*, se chargent de la gravure, tandis que MM. *Victor Adam*, *Devéria*, *Martinet*, en ont fait les dessins d'après les originaux de la collection topographique du cabinet des estampes de la bibliothèque du roi ; l'atlas de 15 planches in-4° est exécuté par M. *Blondeau*, graveur du roi.

M. *Depping*, dont le nom est assez connu pour nous dispenser d'en faire l'éloge, a bien voulu se charger de la notice biographique sur Laharpe, et du précis de l'Histoire générale des Voyages depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, qui est placé en tête de l'ouvrage.

Enfin nous avons réuni dans notre édition tous les avantages que n'offraient point les autres éditeurs du même ouvrage, la commodité du format, l'élégance et la pureté du texte, le luxe des figures et la modicité du prix ; et si, comme tout nous le fait espérer, le public nous sait gré de nos efforts pour l'exécution de cette entreprise, nous nous proposons de publier à la suite : *Un Abrégé des meilleurs voyages qui ont été faits depuis le troisième voyage de Cook inclusivement*, où s'arrête la présente édition.

FIN DE L'AVERTISSEMENT.

NOTICE

SUR J.-F. LAHARPE.

Il est heureux qu'après tant de productions marquées au coin du génie ou du goût que la France avait vu éclore sous les règnes de Louis xiv et de Louis xv, il soit venu un littérateur capable d'en analyser les beautés, et d'en faire apprécier tout le mérite par ses contemporains. Laharpe fut cet écrivain habile ; la tâche dont il s'est acquitté avec un talent distingué lui a valu le titre honorable de Quintilien français, qui ne lui a pas été disputé jusqu'à présent, quoique plus d'un rhéteur ait essayé de dicter les règles du goût, et de les appuyer sur les modèles classiques.

On croit que la famille de Laharpe, originaire de la Suisse, était alliée à la famille du même nom qui existe encore dans le pays de Vaud. Elle vécut obscurément en France ; le jeune Laharpe, né à Paris en 1739, perdit, à l'âge de neuf ans, son père, capitaine d'artillerie, et n'eut d'abord d'autre secours que celui des sœurs de la charité. L'intelligence avec laquelle il récitait déjà dans son enfance les vers, lui attira la bienveillance du proviseur du collège d'Harcourt; il obtint une

bourse dans ce collège, et y fit de brillantes études. Le prix d'honneur lui fut décerné en rhétorique : présage de ses succès dans ce genre sur un plus grand théâtre. Une injustice qu'il essuya vers la fin de sa carrière scolastique était faite pour lui inspirer cette aigreur qu'il ne montra que trop souvent dans ses démêlés littéraires. Accusé d'avoir fait des couplets satiriques contre le proviseur son bienfaiteur, il fut puni, non pas par le collège, mais par la police, et enfermé six mois à Bicêtre et au fort l'Évêque. Il est convenu dans la suite d'avoir fait des couplets contre des gens du collège, mais il a déclaré n'en avoir jamais composé contre des personnes à l'égard desquelles il avait des devoirs à remplir. Il est très-probable que les couplets contre le proviseur avaient été ajoutés par quelque autre écolier. Avant de procéder criminellement contre un jeune homme sans protection, il aurait donc fallu d'abord s'assurer de la vérité du fait ; mais c'est de quoi on ne s'embarrassait guère sous le règne du voluptueux Louis ^{xv}. Marmontel ne fut-il pas également enfermé pour des couplets (mais qu'il n'avait pas faits), qui tournaient en ridicule un gentilhomme de la chambre ? Cette prison dut faire naître de sérieuses réflexions chez le jeune Laharpe ; et peut-être fut-ce pour avoir été victime du régime arbitraire, qu'il se rangea, en sortant de captivité, sous la bannière des écrivains qui demandaient la réforme des abus et le respect pour les droits de l'humanité.

À l'âge de vingt ans il débuta dans la carrière littéraire par des héroïdes, genre de poésie que les succès de Colardeau avaient mis en vogue. Ces premiers essais que l'auteur recueillit ensuite dans ses mélanges littéraires et

philosophiques furent jugés sévèrement par le fameux Fréron ; Laharpe en jugea lui-même peu favorablement dans un âge mûr, et ne les comprit point dans le choix de ses œuvres. Il s'essaya vers le même temps dans la critique de la littérature ancienne. L'étroit esprit de Fréron ne vit dans ces articles que de la hardiesse ; des hommes qui avaient moins de préjugés que l'auteur de l'*Année littéraire* y aperçurent le germe d'un beau talent.

Le théâtre ne tarda point à exciter toute son ambition littéraire. Il débuta dans la carrière dramatique par la tragédie de *Warwick*, qui fut jouée d'abord à la cour vers la fin de 1763, et puis à la Comédie Française. Elle eut beaucoup de succès, et s'est maintenue au répertoire. Cette pièce fut le motif d'une correspondance entre Laharpe et Voltaire ; ce grand écrivain accueillit favorablement le jeune écrivain, auquel il remarqua de grandes dispositions pour la poésie. Laharpe avait épousé la fille d'un limonadier ; tous deux sans fortune, ils menaient une vie assez économique. Voltaire les garda quelque temps à Ferney, où Laharpe travaillait à de nouvelles tragédies, tandis que sa femme jouait dans celles de leur hôte célèbre, qui eut pour tous les deux beaucoup d'affection, et souffrit même que Laharpe lui fît quelquefois des observations critiques sur ses ouvrages inédits , et y proposât des changemens. Il disait avec bonté au jeune littérateur : Changez toujours de même, je ne puis qu'y gagner. De temps en temps Laharpe faisait des voyages à Paris pour faire jouer *Timoléon*, *Pharamond* et *Gustave*, tragédies dont malheureusement aucune ne se ressentit de l'inspiration de Ferney. On le jugea froid et sans verve. Piron, qui ne vit pas sans déplaisir qu'un poète osât

refaire *Gustave Vasa*, fit une épigramme dont voici la fin :

J'ai laissé Gustave imparfait,
Retouchez-y, mais gare au trait
Que vous et moi nous devons craindre.
Messieurs, crierà quelque indiscret,
Méviùs gâta le portrait,
Bavius l'achève de peindre.

Ce fut avant la représentation du *Gustave* de Laharpe que Piron lança cette épigramme ; il en fit une autre après la chute de la pièce ; il y qualifia Laharpe sans façon de

Lourd, froid, sec, éthique
Dans le dramatique.

Laharpe assure qu'il n'eut pas lui-même la patience d'attendre la fin de la représentation, qu'il ne garda que des fragmens de son manuscrit, qu'il jeta au feu la pièce de *Pharamond*, et que s'il eut la faiblesse ou plutôt le besoin de faire imprimer *Timoléon*, qui avait eu quelques représentations, il ne comprit pas du moins cette tragédie dans la collection de ses œuvres. Ce qui lui avait paru bon dans la pièce de *Timoléon*, fut transporté plus tard dans celle de *Coriolan*. Bientôt après, en 1768, le public apprit que Laharpe avait brusquement quitté Ferney avec sa femme, et qu'il était revenu à Paris ; ses ennemis, dont le nombre s'était beaucoup accru, tant par ses premiers succès que par un peu de présomption de sa part, prétendirent que Voltaire l'avait renvoyé. Le patriarche

de Ferney démentit ce bruit dans les gazettes. Grimm, instruit par les amis de Voltaire, et étant lui-même en liaison avec lui, assure que c'est par pure générosité que Voltaire donna un démenti aux adversaires de Laharpe, et que ce littérateur s'était réellement rendu coupable d'une grande indiscretion, en répandant à Paris le deuxième chant de la *Guerre de Genève*, que Voltaire avait intérêt de tenir secret, et en soutenant ensuite qu'il le tenait d'un ami de ce grand homme. Il paraît donc que Voltaire se brouilla en effet avec Laharpe ; cependant comme vers le même temps madame Denis et madame Dupuis quittèrent Ferney, on peut croire que Voltaire était de mauvaise humeur contre tous ses convives.

On vient de parler de la présomption de Laharpe. Il est difficile qu'un poète encouragé par les suffrages d'un public aussi éclairé que celui de la capitale de la France, et surtout par la plus belle partie de ce public, se mette assez en garde contre la vanité ; plus les applaudissemens donnés à des tirades de vers ou des phrases élégamment construites sont vifs et nombreux, plus on s'imagine être au nombre des premiers hommes du siècle, et plus on souffre avec peine la critique qui trouble les illusions d'un esprit enivré de louanges. Laharpe a donc pu repousser avec animosité ou avec amertume les attaques de ses adversaires ; mais parmi ceux-ci il y avait des écrivains qui, pour le moins, avaient autant de vanité que lui, sans l'égaliser en talens. L'un d'eux disait de lui :

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter Cythare ce qu'il vaut,

Et le vendre ce qu'il s'estime.

Linguet lui promit une épigramme chaque semaine, et fut en effet très zélé d'acquitter sa promesse ; Dorat et Champfort ne furent pas en reste ; d'autres poètes se mirent de la partie. Piron en jouant sur les mots, l'appelait la Harpie. Il n'y eut pas jusqu'à l'abbé Delille qui n'y donnât sa saillie : faisant allusion à une jolie chanson de Laharpe, *Ô ma tendre musette*, il dit au sujet des éloges donnés au poète pour des pièces d'un caractère plus élevé :

De l'admiration réprimez le délire,

Parlez de sa musette, et non pas de sa lyre.

Laharpe, doué d'un caractère vif et emporté paya ses ennemis de la même monnaie ; il se vengea de plusieurs en évoquant poétiquement *l'ombre de Duclos*. Une vengeance plus noble, ce furent les succès éclatants qu'il obtint dans les concours académiques de Paris et de la province. Dès 1767 il avait été couronné par l'académie française pour son *discours sur les malheurs de la guerre et les avantages de la paix*. Sept autres prix lui furent donnés dans les dix années suivantes, par l'académie française, pour des morceaux en prose et en vers. C'est aux concours académiques que sont dus ses éloges de Fénelon, de Racine, de La Fontaine, de Catinat, de Charles V et de Henri IV. Il manqua le prix pour les éloges de La Fontaine et de Henri IV, quoiqu'il fût si sûr du succès qu'il avait fait des lectures de ces deux pièces dans les sociétés de Paris, avant que les juges académiques eussent prononcé. On sait que Necker

pour lui faire un présent délicat, avait fait ajouter deux mille francs au prix proposé par l'académie de Marseille, pour le meilleur éloge de La Fontaine, et que ce fut Champfort qui le remporta. Un grand mérite de Laharpe, dans ces éloges, c'est d'avoir su en varier le style et le mettre d'accord avec les sujets ; sous ce rapport il a l'avantage sur Thomas, qui a parfaitement retracé l'histoire des éloges, mais qui en a fait presque d'aussi ampoulés que ceux qu'il a blâmés. Une douceur harmonieuse règne dans l'éloge de Fénélon ; l'auteur fait sentir la candeur angélique de cette âme pure qui ne connaissait point les sentimens haineux et dont le cœur, valait mieux que celui de tant d'autres prélats du temps, toujours empressés de persécuter au nom de leur religion. Comme cet esprit de tolérance ne s'était pas transmis à leurs successeurs, ceux-ci trouvèrent leur satire et des maximes mal sonnantes dans l'éloge de Fénélon fait par Laharpe, et se remuèrent pour s'en venger. Un ministre d'un esprit assez médiocre, le chancelier Maupeou, ordonna que désormais les morceaux académiques seraient soumis comme autrefois à l'approbation de la Sorbonne, espèce d'inquisition qui jouissait de la faculté de condamner sans pouvoir y joindre celle de punir. Heureusement cet ordre absurde ne resta pas long-temps en vigueur.

L'éloge de La Fontaine rappelle la naïveté du fabuliste, et l'éloge de Racine contient une analyse habile des beautés tragiques de ce grand poète. Parmi les autres éloges, celui de Catinat est regardé comme le plus soigné. Ces titres littéraires lui ouvrirent en 1776 les portes de l'académie française où il succéda à Colardeau. La séance destinée à sa réception fut,

suivant les mémoires du temps, très-brillante ; Laharpe s'attira de vifs applaudissemens par son discours, surtout par son tableau des agrémens du commerce des lettres, et puis par la lecture d'un fragment de sa traduction en vers de la Pharsale de Lucain ; mais le public mit de la malice à applaudir bien plus vivement encore le discours de Marmontel qui répondit à Laharpe, et à y chercher des allusions. Ce discours fut un événement pour le grand nombre d'oisifs de ce temps. Grimm a pris la peine d'en consigner les moindres détails dans sa correspondance littéraire. Après avoir peint la modestie et le caractère pacifique de Colardeau, Marmontel rappela de lui ce mot : « La critique me fait tant de mal que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne, » dont le public fit sur-le-champ une application peu flatteuse pour Laharpe ; sa malice se manifesta de nouveau quand Marmontel ajouta : voilà, Monsieur, dans un homme de lettres un caractère intéressant. Ce mot si simple, dit Grimm, fut applaudi comme si c'eût été la meilleure épigramme qu'on eût jamais faite. Il est vrai qu'il y avait au moins trois à quatre cents complices qui en firent les honneurs. Ce qu'il y eut de plus désagréable dans cette aventure pour Laharpe, c'est qu'à la suite des louanges qui lui furent données par son illustre confrère, ces mêmes applaudissemens se renouvelèrent encore souvent, toujours avec la même chaleur, et, puisqu'il faut le dire , avec les mêmes éclats de rire. On arrêta plusieurs fois l'orateur au milieu de sa phrase, et c'est avec une patience et une résignation tout-à-fait méritoires que l'orateur se laissait interrompre. Avant de faire remarquer le mérite qui distingue les différentes productions de Laharpe, il rappelle avec une douce indignation les critiques qui s'étaient élevées contre lui.

On laisse passer légèrement ce que dit Marmontel du courage avec lequel notre jeune académicien défendit toujours la cause du bon goût, et l'on éclate en transports lorsque son panégyriste avoue que dans les disputes littéraires on lui avait souhaité quelquefois plus de modération, le sel du goût n'ayant pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire, etc. Tout ce détail, ajoute Grimm, est peut-être assez insipide à raconter ; mais il ne fut que trop plaisant pour les intéressés. Jamais éloge ne fit un effet plus contraire à celui que l'on devait naturellement attendre ; jamais on ne fit plus cruellement justice des torts qu'un homme de lettres peut avoir eus avec ses rivaux, et je connais peu de scènes de comédie plus piquantes que ne le fut ce singulier persifflage ; il eût été sans doute beaucoup plus original, si celui qui en fut l'objet, s'était mis à dialoguer avec le public, comme il a dit depuis qu'il en avait été tenté.

Il ne faut pas attacher autant d'importance que Grimm à cet événement insignifiant : toutefois on voit par les nombreuses attaques des adversaires de Laharpe, que s'il plaisait par ses talens littéraires, il n'avait pas du moins l'art de captiver par sa conduite la bienveillance générale. Lorsqu'on donna au théâtre les *Journalistes anglais*, par Cailhava, le public, ou une partie du public voulut y voir une satire sanglante de Laharpe ; on reconnut ses querelles avec Sauvigny, avec Blin de Saint-Maure, on retrouva ses expressions, et quelquefois ses injures. Ce ne fut qu'un des mille et un désagrémens que lui attira l'aigreur de sa critique. Les mémoires du temps assurent que Blin de Saint-Maure se vengea d'un article de Laharpe inséré dans le *Mercur*, sur ou plutôt contre un de ses ouvrages, en

attaquant le critique dans la rue au moment où bien paré et poudré celui-ci se rendait à une assemblée de beaux-esprits. Les querelles de Laharpe avec Dorat furent si vives, que l'académie française se vit obligée de l'engager à plus de modération ; l'abbé de Boismont disait à ce sujet : « Nous aimons tous infiniment M. de Laharpe, mais on souffre en vérité de le voir arriver sans cesse l'oreille déchirée. » Quant à cette querelle entre Laharpe et Dorat, elle fut apaisée par les jolies femmes qui étaient également éprises pour les beaux vers de l'un et les galantes bagatelles de l'autre. Le premier avait fait une tragédie touchante sur un événement tragique qui était arrivé depuis peu. C'était le suicide d'une religieuse que le désespoir avait porté à cet acte violent. Ne pouvant espérer de faire jouer cette pièce en public, Laharpe en faisait la lecture dans les sociétés ; on la représenta chez M. d'Argental, ainsi que chez madame de Cassini, qui joua le rôle de religieuse, tandis que l'auteur se chargeait de celui du héros de la pièce. La plus belle assemblée assista à cette représentation. Dorat s'y trouva sous les auspices de la maîtresse de la maison, et se réconcilia solennellement avec l'auteur de *Mélanie*, en dépit de toutes les épigrammes qu'ils s'étaient mutuellement lancées. L'archevêque de Paris fut scandalisé de la nouvelle de la représentation d'un sujet religieux, et obtint que la seconde représentation ne pût avoir lieu. Telle était alors la puissance du clergé.

Il paraît que la réconciliation politique des deux poètes et rivaux ne tint pas long-temps, et que de nouvelles attaques mutuelles les brouillèrent comme auparavant ; mais Laharpe y mit fin par un trait de générosité, ou si l'on veut de justice, en

renvoyant, dit-on, à son adversaire un paquet de lettres scandaleuses qu'un inconnu avait mises en son pouvoir, et dont la publication pouvait ruiner la réputation de Dorat. En prenant part à la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, qui fut poussée, comme on sait, à un point extrême, Laharpe, qui s'était prononcé pour les derniers, se fit de nouveaux ennemis parmi les Gluckistes.

Cependant, au milieu de toutes ses distractions, il se livra sans relâche à de nombreux travaux littéraires. Sollicité par de puissans amis, il s'était chargé de la rédaction de la partie littéraire du *Journal de politique et de littérature* où son ennemi Linguet l'avait précédé. Il donna au théâtre les tragédies de *Menzikoff*, des *Barmécides* et de *Jeanne de Naples*. Il traduisit en beaux vers le *Philoctète* de Sophocle, et sa poésie réussit à faire goûter aux Français sans le secours des chœurs le plan si simple du poète grec ; ce fut un des plus beaux triomphes de Laharpe. *Coriolan* fut donné la première fois à la fin de l'hiver rigoureux de 1784, pour la représentation destinée par les comédiens français au bénéfice des pauvres. Le public sut gré à Laharpe de son désintéressement, et assista en foule à cette représentation brillante. Cependant les juges sévères trouvèrent trop de déclamation et trop peu d'action dramatique dans la nouvelle tragédie de Laharpe ; ses rivaux ne manquèrent pas l'occasion de le poursuivre de nouvelles épigrammes. Tout le monde connaît celle de Champfort :

Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie ;
Nous devons tous en vérité,

Bien l'applaudir par charité.

Rhulière s'égaya dans son épigramme sur cette famille de héros tragiques *tous mort-nés*. Pour se venger, Laharpe fit charitablement, dans un quatrain, le portrait des deux poètes.

Les tragédies précédentes n'avaient pas eu un grand succès ; *Jeanne de Naples* fut redonnée avec un nouveau dénouement que le public goûta mieux que le premier ; néanmoins le défaut d'intérêt fit tort à cette pièce comme aux deux autres. Les *Brames*, tragédie philosophique, dans laquelle Laharpe avait imité Voltaire, sans être capable de créer d'aussi grands ressorts dramatiques que ceux des tragédies de *Mahomet* et de *Gengiskan*, furent écoutés jusqu'à la fin ; mais le public ne revint plus, et, pour ne pas prêcher dans le désert, les prêtres indiens furent retirés par l'auteur. On appela les cinq actes de cette tragédie les cinq sermons de l'abbé de Laharpe ; on raconta aussi que plusieurs années auparavant l'auteur, ayant fait une lecture de sa pièce dans une société réunie chez mademoiselle de l'Espinasse, fut convaincu par les observations des auditeurs de l'impossibilité de faire réussir une pièce d'un intérêt aussi faible, et la jeta au feu ; aussi ceux qui avaient été témoins de ce sacrifice ne furent pas médiocrement surpris de la voir renaître sans savoir comment. Enfin, pour dernière tribulation, il eut à essuyer une parodie, où, lors du dénouement, on jetait dans un gouffre tout ce qu'il y avait sur le théâtre, même une harpe. La police défendit cette allusion personnelle, mais le parterre redemanda la harpe, et il fallut la jeter avec le reste dans l'abîme.

Malgré l'accueil froid qu'avaient reçu la plupart des

tragédies de Laharpe, il ne craignit pas de les rassembler et de les faire paraître. Dans la préface du premier volume, il prédit la décadence du théâtre, et ne trouve que deux moyens de la prévenir. Ces moyens sont l'érection d'un second théâtre français, et la substitution d'un parterre assis à un parterre debout. Il a fallu du temps pour que deux moyens si simples fussent essayés. L'expérience a prouvé qu'ils ne suffissent pas pour prévenir la décadence de l'art dramatique ; cependant on s'est convaincu de leur utilité, et sous ce rapport, on a dû souhaiter que les vœux de Laharpe eussent été exaucés plus tôt. Il avait fait réellement des démarches, de concert avec d'autres auteurs dramatiques, pour faire asseoir le parterre ; mais dans ce temps le gouvernement, ou plutôt la cour, se mêlait de tout, et la moindre réforme, la moindre amélioration qu'il s'agissait d'obtenir, ne concernât-elle que des banquettes, mettait en jeu les intrigues de quelques courtisans désœuvrés. La sollicitation des auteurs dramatiques parut être un sujet trop grave pour qu'on pût se décider légèrement ; et de peur de compromettre je ne sais quels intérêts, on laissa les choses comme elles étaient : les gentilshommes de la chambre étaient assis dans les loges ; ils n'étaient pas pressés de faire asseoir les gens du parterre.

En 1782, Laharpe composa pour l'ouverture de la salle de l'Odéon, une pièce allégorique intitulée *Molière à la nouvelle salle*, ou les *Audiences de Thalie*, qui eut du succès. Il avait traduit par abrégé la *Pharsale* de Lucain ; il traduisit aussi une partie de la *Jérusalem délivrée* et de la *Lusiade* du Camoens ; ne sachant pas le portugais, il avait versifié sa traduction sur une traduction française en prose. Quand il eut publié son

Suétone, on lui reprocha aussi de ne pas bien comprendre le latin, malgré les prix qu'il avait obtenus au collège.

Quoique académicien, il avait concouru pour le prix proposé par l'académie française au sujet du meilleur *dithyrambe aux mânes de Voltaire*, et comme le prix fut décerné à son poème, il en abandonna la valeur à celui qui avait obtenu l'accessit. Il fit aussi de Voltaire un éloge en prose : le public avait été choqué d'entendre Laharpe traiter avec rigueur la tragédie de *Zulime* ; la méchanceté prétendait qu'il était irrité d'avoir été oublié dans le testament de Voltaire. Lorsqu'ensuite il fit en prose et en vers l'éloge du grand écrivain que la littérature venait de perdre, la méchanceté supposa encore un motif intéressé à l'auteur, en prétendant qu'il voulait préparer le public à son commentaire sur le théâtre du grand poète. On fut pourtant obligé de convenir que parmi la foule d'écrivains qui avaient célébré Voltaire, aucun n'avait mieux fait sentir les beautés de son génie. Laharpe, dit un de ses contemporains, a beaucoup plus d'esprit que de connaissances, beaucoup moins d'esprit que de talent, et beaucoup moins d'imagination que de goût ; mais il sait parfaitement Racine et Voltaire ; et quoiqu'il n'ait pas encore justifié toutes les espérances qu'on avait pu concevoir de l'auteur de *Warwick*, c'est encore le meilleur élève qui soit sorti de l'école de Ferney. Il est malheureux que les circonstances l'aient obligé à perdre tant de temps à dire du mal des autres, et à se défendre ensuite contre les ennemis qu'il se faisait tous les jours en exerçant un si triste métier. La plus furieuse épigramme qu'on ait jamais faite sur lui, est le mot de Champfort, mot cruel, mais que Tacite n'eût pas désavoué : « C'est un homme qui se sert de ses défauts pour cacher ses

vices. » Il ne faut pas oublier que Champfort avait été l'objet d'épigrammes non moins sanglantes. Cependant il est vrai que Laharpe scandalisa un peu le public par les hommages publics et éclatans qu'il rendit à une danseuse d'une mauvaise réputation. Une maladie de peau qui suivit ces amours, et dont la médisance fit une lèpre, attira au mauvais poète de nouveaux lazzis. Sophie Arnoud prétendait que cette lèpre était la seule chose que Laharpe eût des anciens.

Ce qui prouve encore contre Laharpe, c'est qu'ayant été chargé d'une correspondance littéraire par le grand-duc Paul de Russie, il y déchira à belles dents des ouvrages dont il avait presque dit du bien dans les feuilles publiques. Un homme qui souffle le chaud et le froid ne peut être très-estimable, à moins qu'on ne veuille dire pour l'excuse de Laharpe, qu'il ménageait par égard la réputation des auteurs contemporains devant le public, et qu'il ne voyait pas d'inconvénient à dire toute la vérité à un étranger dont il était en quelque sorte le confident. En ce cas il aurait fallu parler moins de soi-même, et prendre des précautions pour empêcher que cette correspondance confidentielle ne vît jamais le jour. Ce fut, au contraire, lui qui donna de la publicité à ces lettres haineuses. Pendant le séjour du grand-duc à Paris, Laharpe, son correspondant, eut occasion de le voir souvent, et il fit les honneurs d'une séance de l'académie française à laquelle le grand-duc assista avec sa femme et sa suite. Comme la flatterie faisait alors partie de l'étiquette, et même de la réception des princes à Paris, Laharpe lut en face de l'illustre voyageur une *Épître au comte du Nord* (nom sous lequel le grand-duc voyageait) ; mais en dépit des éloges il choqua les oreilles russes par la fréquente

apostrophe de Petrowitz, qui parut ignoble à leur esprit habitué à la soumission.

Laharpe avait toujours vécu indépendant, et subsisté du produit de ses travaux : on le trouvait probablement trop philosophe pour mériter des places, des titres. Il avait été pour peu de temps secrétaire de l'intendant des finances Boutin ; cette charge était trop assujétissante pour un homme habitué aux charmes du commerce des muses. Il la quitta et n'en reprit point d'autre ; seulement il faut le plaindre d'avoir quelquefois travaillé pour de l'intérêt. De ce genre d'occupation paraît avoir été l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, qu'il commença en 1780, et qui eut convenu plutôt à un bon géographe qu'à un poète distingué. Laharpe n'apporta pas à ce travail toutes les qualités nécessaires ; mais aussi il en apporta qui manquent quelquefois aux savans ; je veux dire, la pureté du goût, l'élégance de la diction, et un esprit philosophique. Ses Cours de Littérature, professés avec beaucoup d'éclat au Lycée, aujourd'hui Athénée royal, et ses articles critiques, insérés dans le *Mercur de France*, étendirent encore sa réputation ; et il avait acquis l'autorité d'un juge en littérature, lorsque l'époque des grandes réformes arriva pour la France. L'esprit vif et philosophique de Laharpe dut embrasser chaudement le parti nombreux qui demandait la suppression des abus. Il ne sortit pas d'abord de sa carrière, et la démarche la plus éclatante qu'il fit, ce fut de présenter, à la tête des auteurs dramatiques, une adresse à l'assemblée nationale, pour la prier de rendre le théâtre libre, et assurer les droits de propriété des auteurs. Les comédiens du roi, ne songeant qu'à leurs intérêts, firent une contre-pétition ; mais Laharpe réfuta leur faible

réplique, et plus tard la force des choses amena les changemens que les gens de lettres avaient sollicités. Prenant un intérêt plus vif aux événemens publics à mesure qu'ils gagnaient plus d'importance, Laharpe adopta le langage des hommes exagérés de ce temps. On connaît les vers ridicules qu'il débita dans la chaire du Lycée à l'occasion du manifeste du duc de Brunswick :

Le fer ! il boit le sang : le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Malgré les preuves et le soin qu'il eut de s'affubler du bonnet rouge, il ne put échapper aux soupçons et à la persécution des démagogues ; il fut enfermé dans la prison du Luxembourg, et si le règne sanguinaire de Robespierre eût continué, peut-être aurait-il partagé le sort de tant de malheureuses victimes de ce dictateur lâchement cruel. Ce fut pendant cette captivité que Laharpe, avec la promptitude des esprits vifs et exagérés, passa d'un sentiment au sentiment opposé ; peut-être aussi la crainte de la mort ébranla-t-elle les fibres de son cerveau. L'auteur de *Mélanie* et des *Brames*, le partisan de la philosophie et l'élève de Voltaire, devint religieux et presque dévot, et se convertit complètement. Ce fut la lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ* qui opéra ce changement, à ce qu'il assure lui-même. Il traduisit le Psautier, et écrivit plus tard des mémoires en faveur du culte catholique.

Rendu à la liberté, il remonta dans la chaire du Lycée, où, depuis lors, ses critiques littéraires furent entremêlées de réflexions pieuses. Il rassembla ensuite ses leçons pour en

former ce *Cours de Littérature ancienne et moderne*, qui est sans contredit le meilleur ouvrage de Laharpe, et qui a rempli une lacune considérable dans la littérature française, quoiqu'il ait de grands défauts, tels que la disproportion de certaines parties, surtout de la littérature ancienne relativement à la moderne ; la partialité de divers jugemens, etc. Mais ces défauts sont amplement compensés par l'analyse habile des chefs-d'œuvre littéraires, par l'éclat d'un style toujours approprié au sujet, et prenant tous les tons suivant les divers genres de littérature, enfin, par le goût qui a dicté les règles prescrites par l'auteur aux écrivains modernes. Quoique très-volumineux, cet ouvrage important aurait pourtant été plus étendu encore si l'auteur eût vécu plus long-temps, ou s'il eût commencé plus tôt à s'en occuper, et si des occupations moins utiles ne l'eussent interrompu.

Les orages politiques de la France s'étaient calmés, mais Laharpe ne retrouva plus le repos, qu'au reste il n'avait jamais cherché beaucoup. Si d'un côté ses leçons littéraires furent accueillies avec beaucoup d'applaudissemens par la France régénérée, ses sorties contre la philosophie qu'il avait défendue autrefois, et la publication de sa correspondance secrète avec le grand-duc de Russie, lui firent beaucoup de tort dans l'opinion publique, et lui attirèrent de nouvelles inimitiés. Le gouvernement consulaire, qui affectait encore de protéger les idées libérales, persécuta Laharpe pour ses opinions religieuses, et l'exila de Paris. Quelques ans plus tard il lui aurait proposé peut-être d'écrire dans ce sens, pour raffermir la monarchie absolue. On assure pourtant que Laharpe avait refusé une pension que Bonaparte lui avait offerte. Dans

l'intérieur de son ménage Laharpe n'avait pas été plus heureux que dans ses relations extérieures. Sa première femme, dégoûtée de la vie, s'était noyée. Laharpe se remaria, mais ce nouvel hymen fut de courte durée ; sa seconde femme l'abandonna.

Exilé d'abord à vingt-cinq lieues de Paris, La harpe obtint la permission d'habiter Corbeil ; et, pour soigner sa santé déclinante, il put revenir à Paris, où il ne fit plus que languir. Il mourut le 11 février 1803. Laharpe était petit de taille ; il avait une élocution facile ; l'habitude de parler en public et d'être écouté avec plaisir par de grandes assemblées, lui faisait trouver doux aussi de parler dans de petites sociétés, où d'autres qui n'avaient point cette assurance, se trouvaient gênés auprès de lui. Saint-Lambert disait que dans huit jours de conversation presque continuelle à la campagne, il n'était échappé à Laharpe ni une erreur de goût, ni un propos qui annonçât le moindre désir de plaire à personne. Saint-Lambert aurait dû excepter les femmes, pour lesquelles Laharpe trouvait toujours des propos galans et aimables. Le grand nombre d'ouvrages qui nous restent de lui doit étonner ceux qui savent combien la vie d'un homme de lettres fêté dans les cercles de Paris, comme l'était Laharpe, est remplie de dissipations.

DEPPING.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DES VOYAGES

ET DÉCOUVERTES,

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'À NOS JOURS.

Quand les peuples sont encore dans un état complètement sauvage, ils s'embarrassent peu du reste de la terre. Pourvu qu'ils trouvent leur nourriture et un abri contre l'intempérie des saisons, ils n'ont point de souci ; ou si, dans leurs loisirs, il

leur vient quelques pensées, ce n'est pas l'idée de l'immensité du monde. Les Esquimaux, que le capitaine anglais Ross rencontra dans son expédition pour la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique, se croyaient les seuls habitants de la terre, et ils n'imaginaient pas que le pays au midi de leurs plaines de neige fût habitable, précisément comme, dans le midi, on a cru long-temps que le nord ne pouvait être habité. Mais quand la civilisation a fait quelques progrès, quand l'industrie a procuré quelque aisance à un peuple, et quand il commence à communiquer avec d'autres pays, il place, comme les Chinois, sa patrie au milieu du monde, et ne regarde le reste que comme des accessoires de la contrée qu'il habite, et pour laquelle son amour-propre croit que tout a été créé. Bientôt l'imagination élabore, de la manière la plus singulière, le peu de vérités qu'il sait sur les contrées étrangères ; et s'il a de la superstition, ce qui ne manque guère à l'ignorance, il amalgame le ciel, la terre et l'enfer. Quelles idées bizarres les premiers Grecs n'avaient-ils pas du monde, et sous quelles formes fantasques l'imagination des Scandinaves ne se figurait-elle pas le séjour des hommes et des immortels ? Pour remplir et peupler les terres mal connues, les nations qui ont un commencement de civilisation exagèrent toutes les formes, et entassent ou confondent toutes les matières qu'elles connaissent. Leurs contes ne parlent que de géans et de pygmées, de montagnes d'or et de diamans, de paradis terrestres, d'animaux monstrueux, enfin de tout ce qu'elles n'ont pas chez elles-mêmes. Il serait plus simple de supposer chez d'autres peuples des êtres analogues à ceux qui existent sous leurs yeux ; mais ce ne serait pas des merveilles ; l'imagination veut être frappée ; il lui faut des objets

extraordinaires, et les grandes distances servent infiniment à seconder les désirs de l'imagination. Il est malheureux que ces jeux de la fantaisie aient plus d'une fois enfanté des querelles et des guerres ; l'avidité est excitée par le récit de toutes les prétendues richesses que possèdent d'autres contrées ; on cherche à se les procurer par la voie du trafic ou du commerce ; mais quelquefois on juge plus commode ou plus court de les enlever, ou de s'emparer des pays qui les possèdent. On ne trouve pas toujours ce que l'on cherchait, mais on prend ce que l'on trouve, et quelquefois on découvre des objets plus utiles que ceux dont la crédulité avait fait un tableau si séduisant. La force, l'injustice et la ruse, triomphent malheureusement dans ces conflits ; mais par contre-coup, la raison s'éclaire, les idées se rectifient et s'agrandissent, et la géographie s'enrichit. Il vient un temps enfin, où les peuples ont assez de lumières pour rivaliser de zèle à compléter nos connaissances, par des voies plus dignes de l'humanité. Les savans n'épargnent alors ni fatigues, ni sacrifices, pour pénétrer dans les régions inconnues, et y observer la nature et les ouvrages de l'homme ; et comme la vraie science n'a pas de préjugés, leurs observations contribuent à donner peu à peu une idée exacte du monde, et une idée moins incomplète du système admirable qui régit l'univers.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de la géographie. Quelques détails vont développer cet aperçu des découvertes faites dans les diverses parties du globe. C'est en Égypte, et dans la partie occidentale de l'Asie, que l'histoire nous présente les premiers grands états, et les premiers peuples florissans. Ces peuples cultivaient les sciences et les arts ; par conséquent ils avaient

quelque connaissance des autres pays. Ils faisaient des guerres, et conquéraient leurs voisins ; leurs notions furent donc et plus étendues et moins inexactes. Quelques sages voyagèrent pour s'instruire, et rapportèrent de leurs excursions des connaissances nouvelles. Malheureusement ces sages appartenaient pour la plupart à quelque caste ou corporation ; ils partaient avec des systèmes et des préjugés ; ils rapportaient ce bagage inutile, et quelquefois, au retour, ils ensevelissaient le fruit de leurs observations dans les mystères de leurs associations ; le peuple n'en profitait guères.

Une nouvelle source d'instruction fut ouverte au monde, par les voyages et expéditions commerciales des Phéniciens. Ce peuple marchand, riche et entreprenant, fonda des colonies sur la côte d'Afrique et sur celle d'Espagne ; ses marins visitèrent un grand nombre de côtes inconnues, et ses marchands entretinrent des liaisons avec des peuples qui ne s'étaient pas connus entr'eux jusqu'alors. C'était une époque de découvertes géographiques. Cependant les Phéniciens, comme tous les peuples commerçans, étaient jaloux ; ils ne voulurent pas trop divulguer leurs découvertes , de peur de montrer le chemin à d'autres nations, et de les inviter à suivre leur exemple. Les Carthaginois ne les en supplantèrent pas moins, et ce peuple, plus dominateur que les Phéniciens qui au fond voulaient plutôt commercer que régner, fut maître de l'Espagne et de la Sicile, et fit reconnaître par sa marine la côte du nord et de l'ouest de l'Afrique. Le journal de ce voyage de découverte est parvenu à la postérité : c'est, malgré sa brièveté, un morceau précieux de la géographie ancienne.

Sur ces entrefaites, des germes de civilisation s'étaient

développés rapidement dans les colonies phéniciennes et égyptiennes, en Grèce ; bientôt il s'y forma une nation d'un esprit plus actif et plus fécond, que toutes celles qui jusqu'alors avaient brillé sur le globe. Avec son ardeur innée pour le savoir, elle ne manqua point de s'enquérir des autres peuples de la terre. Hérodote, qui avait voyagé, lui raconta des vérités et des fables ; en agrandissant leur sphère d'activité, les Grecs obtinrent des notions plus positives. À la suite du conquérant Alexandre, roi de Macédoine, ils traversèrent les pays les plus fameux de l'Asie, et arrivèrent jusqu'à l'Inde. Alexandre était trop épris de la gloire, pour ne pas tourner ses expéditions au profit de la science. Ses officiers reconnurent les côtes, des relations de commerce s'établirent entre les pays grecs et ceux de l'Asie ; dès-lors le lien entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique devint indissoluble ; l'intérêt l'avait noué, on pouvait être sûr qu'il subsisterait.

L'éclat brillant de la Grèce commençait à s'éclipser, quand le peuple romain étendit sa domination sur l'Italie ; Carthage succomba aux coups portés par cette nouvelle puissance ; Rome incorpora dans ses états les dépouilles de cette république. Successivement elle conquit la Gaule, la Grèce, l'Asie mineure, l'Égypte, une partie de la Germanie, la Grande-Bretagne. Ses lieutenans et ses financiers eurent bien soin d'explorer les pays conquis ; des colonies y furent envoyées ; il n'y avait pas encore eu d'empire composé d'une aussi grande étendue de terres connues ; la route de commerce par la mer Rouge jusqu'à l'Inde subsistait toujours ; le nord de l'Afrique fut connu des Romains ; leurs géographes, unissant les connaissances acquises par les Phéniciens, les Carthaginois et